

# VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

De nouveau se succèdent, en travers de leur route, crevasses et amas de glaçons. Un jour, ce sont d'immenses bancs de glaco d'eau douce, provenant sans doute des rivières de Sibérie, charriés par la dérive, empilés par les pressions ; ils sont mêlés d'argile et de gravier, de sorte qu'à quelque distance, les blocs sont d'un brun foncé et ressemblent à des rochers : et, de fait, Nansen se croit un instant devant les assises de pierre d'un rivage inconnu. Un autre jour, comme ils longent une crevasse, la cassure de la glace se reforme brusquement, les deux arêtes entre lesquelles ils avançaient se rapprochent, et ils n'ont que le temps de fuir, pour n'être pas murés vivants ; Johansen ayant quitté ses ski pour hisser un traîneau au-dessus des glaces mouvantes, les voit happen par la banquise.

Le zèle des chiens va sans cesse diminuant, comme leur nombre. La dernière preuve d'affection que Nansen donne à chacun de ceux qui sont égorgés est un hommage attendri à sa mémoire. Gulen, fils de Kvik, obtient une véritable épitaphe, concise et émouvante : "Il était né à bord du *Fram* le 13 décembre 1893 ; en véritable enfant de la mer polaire, il ne vit jamais rien que de la glace et de la neige."

Les crevasses se multiplient, barrant la route. Si importunes qu'elles

"Jeudi, 16 mai.—C'était hier l'anniversaire de la naissance de Johansen, qui complétait sa vingt-huitième année. Nous avons célébré cette date par un plat de lobscouse, son mets favori, et un grog chaud au jus de citron... Nous sommes aujourd'hui par 83° 36' de latitude, ce qui est conforme à mes estimations ; mais, bien que nous ayons marché droit au sud, nous avons encore dérivé dans la direction de l'ouest.

"Vendredi, 17 mai.—C'est aujourd'hui la fête de la Constitution... Etendu dans le sac, je pense à tout ceux qui se réjouissent actuellement au pays, aux cortèges d'enfants, à la foule qui omplit les rues, aux drapeaux dont la rouge étamine flotte dans le ciel bleu... Et ici nous sommes perdus dans la banquise, ne sachant pas à quelle distance nous nous trouvons d'une terre inconnue, où nous espérons trouver le moyen de subsister... Pourtant le drapeau norvégien flotte sur nos traîneaux.

"J'ai essayé hier de m'atteler avec les chiens, et le résultat a été satisfaisant..."

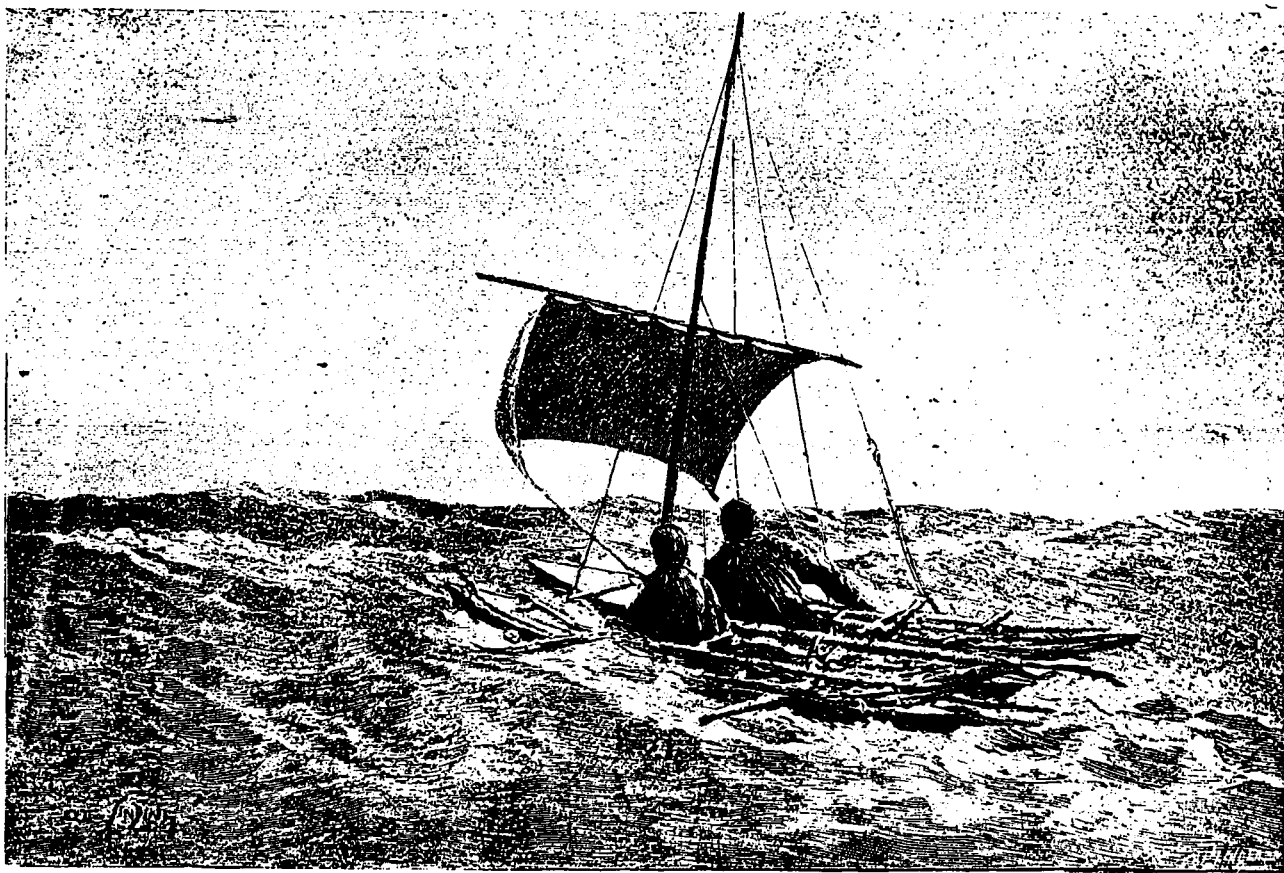
Le 17 mai m'apporte une surprise : l'eau des crevasses est peuplée de narvals qui montrent la tête et le corps au-dessus de la surface. Nansen saisit son fusil et un harpon ; mais les cétacés ont déjà disparu. Il ne s'attarde pas à les guetter : le temps presse et les traîneaux sont déjà assez, déjà trop chargés ; on retrouvera d'autre gibier.

Voici en effet les premières empreintes d'ours : agréable perspective que celle d'un cuissot, quand on se nourrit depuis si longtemps de poisson pulvérisé !

La terre Petermann est toujours invisible, bien que la latitude du 83° soit atteinte. Ou les longitudes de Nansen sont complètement inexactes

ou ce n'est qu'une très petite île. Ou bien le vent entraîne vers l'ouest les glaces qui parcourent les voyageurs avec une rapidité plus grande encore qu'ils ne le supposent, et, s'ils doivent parvenir à une terre connue, ce sera au Spitzberg et non à la terre François-Joseph. Mais quand y parviendront-ils ? et ne leur faudra-t-il pas hiverner quelque part, demeurer dans les glaces polaires presque toute une année de plus ! Avec quelles ressources ? Sous quel abri ? — Le ciel et leur énergie y pourvoieront.

Des tempêtes donc les aveuglent. Des heures se perdent à la recherche d'un passage pour franchir les crevasses qui sont l'obsession de cette retraite : le passage trouvé, quand on y a conduit les traîneaux, souvent il est devenu impraticable ; il faut en chercher un autre. La glace étirent les deux hommes et



A LA VOILE LE LONG DES COTES DE LA TERRE FRANÇOIS-JOSEPH.

soient, Nansen leur découvre quelque charme ; "C'est de l'eau libre devant nous ; le soleil joue dans les rides légères que fait le vent : nos pensées s'envolent vers la patrie et vers l'été, que ce coin de tableau évoquent."

A TRAVERS LES CHAOS

Dès les premiers jours de mai, il devient évident pour Nansen que la retraite ne s'effectuera qu'au prix d'efforts plus acharnés qu'il ne l'avait prévu. De tous côtés la banquise se fend, se disloque, le réseau des crevasses devient inextricable. Les traîneaux n'avancent de quelques milles dans la direction voulue qu'après d'interminables détours. Il ne saurait pourtant être question de se servir des kayaks : ils ont besoin d'être réparés ; et puis ces chenaux ouverts dans la glace ne sont que des culs-de-sac ; il faudrait, dix fois par jour, replacer les kayaks sur les traîneaux, après avoir chargé les traîneaux sur les kayaks.

"Vendredi, 10 mai.—... Il ne nous reste que treize chiens, deux attelages de quatre et un de cinq, et nos provisions s'usent aussi... Nous dérivons d'une façon alarmante vers l'ouest... Au sud-ouest, le ciel est bleu à l'horizon : peut-être la terre est-elle au-dessous..."

Le 13 mai, Nansen décide de supprimer un des trois traîneaux — celui qui ne porte pas de kayak — et d'en transborder la charge sur les deux autres. Le bois du traîneau désormais inutile sert à allumer un feu qui enfume la tente, après avoir failli l'incendier. Il n'y a décidément que la lampe à pétrole qui soit commode et sûre : "C'est une amie," disent Nansen et Johansen, qui se p'aisent à donner ce nom aux objets familiers, compagnons et auxiliaires indispensables de leur isolement et de leur détresse.

leurs traîneaux, et semble ne pas vouloir les lâcher. C'est à désespérer.

Dans toutes les directions, l'eau libre projette sur le ciel nuageux de sombres et menaçants reflets. Nansen et Johansen sont fatigués à mort. Après la lutte, voici la détente : manger, dormir... Manger aussi longtemps qu'ils peuvent garder les yeux ouverts, puis choir dans le sommeil avant même d'avoir avalé la dernière cuillerée qu'ils ont portée à leur bouche. "Alors, dit Nansen, dans cet état d'inconscience, nous devenons d'heureux animaux."

Mais ce n'est qu'une trêve : au réveil, s'ouvrent de nouveau les fissures et les crevasses ; les glaces entassées s'élèvent de toutes parts ; et, "comme une dernière goutte dans notre coupe de misère qui déborde, le brouillard devient tellement épais que nous ne pouvons voir si une muraille infranchissable ne se dresse pas, si un abîme ne se creuse pas devant nous.

Entre les blocs, c'est un gâchis de neige qui commence à fondre, et dans laquelle, si l'on quitte un instant les ski, on enfonce jusqu'aux genoux. Les chevilles se tordent douloureusement dans de continus efforts pour retrouver l'équilibre perdu, et les deux voyageurs se surprennent à tituber comme des hommes ivres.

Oh ! quand pourront-ils mettre à flot les kayaks légers dans la mer libre ? Quelle joie ce sera, après cette longue marche rampante des lourds traîneaux, de reprendre la pagaie et le fusil !

Le 27 mai, Nansen et Johansen sont par 28° 30'. Le 28, ils voient un oiseau. Le 29, le 30, le 31, ils entendent le sifflement d'un narval, ils aperçoivent un phoque, puis deux, puis la trace d'un ours, de nouveaux oiseaux volent autour d'eux : tout commence à s'animer. Ils sont rentrés dans la zone où s'agit la vie, où, avec des fusils et des harpons, on ne